

Snowden

De l'humanitaire à l'humain

Guillaume Potvin

Numéro 305, décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84726ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, G. (2016). Compte rendu de [Snowden : de l'humanitaire à l'humain].
Séquences : la revue de cinéma, (305), 26–27.

Snowden

De l'humanitaire à l'humain

Juin 2013. Les médias internationaux exposent au grand jour les agissements secrets des services de renseignements américains : depuis l'adoption du PATRIOT Act, élaboré dans la foulée du 11 septembre 2001, l'État américain recueille les données personnelles de millions d'individus aux États-Unis et à travers le globe. En tête d'affiche des manchettes de ce scandale, Edward Snowden, ex-contractant de la NSA, responsable de la divulgation de milliers de documents prouvant l'inconstitutionnalité de ces programmes tentaculaires. Dans son plus récent biopic, Oliver Stone s'intéresse aux événements qui ont poussé le jeune homme à risquer sa vie et sa liberté pour alerter la population mondiale. Le résultat est un film dont les qualités formelles sont indéniables, mais mésadaptées au sujet abordé.

GUILLAUME POTVIN

Trois années à peine se sont écoulées depuis la rencontre d'Edward Snowden avec la documentariste Laura Poitras et les journalistes du Guardian Glenn Greenwald et Ewen MacAskill dans un hôtel à Hong Kong. Entre-temps, Greenwald aura publié un livre sur le lanceur d'alerte (*No Place to Hide*) et le film *Citizenfour* de Poitras, relatant ces neuf jours à Hong Kong, s'est vu remettre le prix du meilleur documentaire aux Oscars 2015. Cette rencontre fatidique est à la fois le point de départ de *Snowden* et une des trois temporalités entre lesquelles le récit va et vient. C'est donc un effet quelque peu surréel qu'on éprouve à voir ainsi reconstituées ces scènes réelles vues deux ans plus tôt. Ainsi, non seulement les comparaisons entre *Citizenfour* et *Snowden* paraissent inévitables, mais tout le projet de Stone devient discutable. C'est cette question qui hante le visionnement de *Snowden*. Pourquoi maintenant ? Pourquoi *ainsi* ?

Pourtant, on découvre petit à petit les origines du protagoniste la rencontre de son amoureux, sa famille militaire, ses ambitions de joindre les rangs des forces spéciales, son mouvement à l'intérieur de la CIA une histoire intéressante, quoique relativement impertinente au contexte général du scandale. Lorsqu'il n'est pas dédié à examiner le passé de son personnage ou à tenter de le rendre attachant, d'ennoblir sa cause, l'œuvre multiplie les codes et clichés du film d'espionnage afin de rendre les événements relatés plus dynamiques et de vilipender les coupables. Dans des bases souterraines, des commandants sans scrupules opèrent depuis des salles de contrôle hypersophistiquées aux murs tapissés d'écrans plasma et d'équipement informatique à la fine pointe de la technologie. Les réceptions luxueuses où se côtoient pétromonarques et banquiers sont le théâtre d'opérations d'agents doubles.



Manifestement, mis à part l'excellent jeu de Joseph Gordon-Levitt qui se fond totalement dans la peau de Snowden, tout sonne faux, surtout en comparaison à la puissance indéniable du réel que nous avait offert Laura Poitras. Si la mise en scène tape-à-l'oeil, le montage frénétique et la cadence de la musique électronique sont tous efficaces en soi, ils ne parviennent pas à supplanter la tension et le sentiment d'urgence qui régnaient dans *Citizenfour*. Il s'en dégageait une paranoïa contagieuse, et les images présentées relevaient d'un certain miracle : comment étaient-elles parvenues à être montrées sans avoir été saisies par les autorités ? Les spectateurs avaient le privilège de voir non pas une histoire qu'elle soit réelle, fictive ou dramatisée comme l'est *Snowden* — mais de l'Histoire, loin d'être figée et conservant donc toute l'immédiateté de son propos.

Voilà le problème fondamental qui différencie le film historique qu'est *Snowden* du documentaire de Poitras. C'est ainsi que fonctionne le genre du film historique. Edward Snowden, d'ailleurs, inquiet que les médias s'intéressent davantage à lui qu'aux enjeux que ses actes soulevaient le disait clairement : « I am not the story. » Comme le souligne l'historien Robert A. Rosenstone dans ses études sur le cinéma, le film historique insiste sur les histoires d'individus et présente le passé comme étant clos et abouti. Le hic étant que la fin du chapitre de l'Histoire racontée ici n'a pas encore été écrite, et connaissant les implications bien réelles des événements qui nous sont ici présentés sous une forme édulcorée et hollywoodisée, Edward Snowden est toujours en exil politique en Russie l'artificialité des séquences de suspense devient presque grotesque.

Mais la fiction a des pouvoirs bien à elle aussi et, en ce sens, le film de Stone fait preuve d'un certain potentiel révélateur.

Photo : Des salles de contrôle hypersophistiquées



L'arc narratif du scénario développé par Kieran Fitzgerald et Stone fait graduellement passer le personnage principal d'une position politique conservatrice à une position plus libérale au gré de ses découvertes des usurpations gouvernementales. Cette progression se fait sans ne jamais remettre en question son patriotisme. Cette notion de patriotisme inébranlable cheval de bataille de Stone depuis *Born on the Fourth of July* évite les questions politiques plus difficiles et d'autant plus importantes, et permet d'honorer le changement de camp politique non comme une faiblesse ou une trahison, mais comme le résultat d'une décision éclairée; comme quoi critique du gouvernement et allégeance à sa nation ne sont pas incompatibles.

De toute évidence, Edward Snowden est une figure qui polarise énormément l'opinion populaire américaine des dernières années et Stone s'en sert pour adresser un message aux électeurs indécis qui en novembre prochain devront faire leur choix aux présidentielles américaines. Le générique final du film est d'ailleurs composé d'images d'archives établissant la position du président sortant et des candidats à sa succession: bien qu'il reconnaisse l'importance du dialogue engendré par ses actes, Obama refuse toujours de pardonner Snowden, Hillary Clinton maintient qu'il devrait revenir en sol américain pour recevoir un procès adéquat et Donald Trump grande surprise affirme qu'il mérite la peine de mort.

Le tout devient soudainement clair: l'œuvre ne s'adresse pas aux défenseurs du sonneur d'alarme, mais à ceux qui méconnaissent le contenu de ses révélations. Les répercussions géopolitiques de celles-ci sont bien entendu extrêmement difficiles à saisir et c'est un défi de taille de les communiquer clairement. Comment vulgariser, par exemple, le fait que l'hégémonie économique des États-Unis

serait en partie maintenue par leur espionnage des marchés mondiaux? C'est le symptôme cruel de notre époque: l'opacité des structures qui nous gouvernent et la désincarnation du pouvoir compliquent radicalement leur compréhension.

Ce qui mène enfin à la faute principale du scénario de Stone et Fitzgerald. Par son insistance sur les intrusions possibles du gouvernement dans la vie privée des individus, sur leur capacité à accéder à nos messages Facebook, de voir nos autoportraits sexy, ou même de nous observer par webcam lors de nos relations sexuelles, *Snowden* aplatit et dépolitise complètement les enjeux essentiels soulevés par le scandale. Le puissant slogan féministe voulant que « le privé est politique » est ici complètement renversé pour plutôt prôner une indignation individualiste. En distillant la multiplicité des questionnements éthiques soulevés par les révélations de l'ex-contractant de la NSA en une série de drames de chambres, en synthétisant les impacts géopolitiques en disputes de couple, bref en réduisant les crimes commis par le gouvernement américain de l'échelle humaine à l'échelle humaine, *Snowden* parvient à faire croire que notre oppression collective est déjà chose du passé.

★★½

■ **Origine:** États-Unis / Allemagne – **Année:** 2016 – **Durée:** 2 h 15 – **Réal.:** Oliver Stone – **Scén.:** Kieran Fitzgerald, Oliver Stone – **Images:** Anthony Dod Mantle – **Mont.:** Alex Marquez, Lee Percy – **Mus.:** Craig Armstrong, Adam Peters – **Son:** Kris Fenske – **Dir. art.:** Mark Tildesley – **Cost.:** Bina Daigeler – **Int.:** Joseph Gordon-Levitt (Edward Snowden), Shailene Woodley (Lindsay Mills), Melissa Leo (Laura Poitras), Zachary Quinto (Glenn Greenwald), Rhys Ifans (Corbin O'Brian), Tom Wilkinson (Ewen MacAskill), Nicolas Cage (Hank Forrester) – **Prod.:** Moritz Borman, Fernando Sulichin, Philip Schulz-Deyle, Eric Kopeloff – **Dist. / Contact:** Entract Films.